

M O D E S

RENSEIGNEMENTS DIVERS, DESCRIPTION DES TOILETTES.

Les toilettes d'été se divisent en trois séries bien distinctes : 1° le costume de campagne ou de plage ; 2° la toilette habillée pour visite ; 3° toilette de soirée ou de bal d'été. Il ne faut donc point s'étonner, d'après les exigences de la mode actuelle, si les femmes sont obligées d'emporter en voyage des coffres d'une si formidable grandeur : car, en calculant la largeur des jupons, on comprend facilement que, si l'on veut se munir seulement de trois de chacun de ces costumes en y ajoutant les jupes de dessous, il faut une place énorme pour les emballer sans ôter leur fraîcheur aux compositions si ornementées de nos couturières.

Les femmes qui ont apprécié tout l'ennui de ces changements de domicile prennent franchement un parti dont nous ne saurions trop les louer : elles n'emportent avec elles que le strict nécessaire et se font envoyer le surplus, au fur et à mesure de leurs besoins, par leurs fournisseurs. Nous bénéficions de cette excellente méthode, en ce que nous pouvons voir les toilettes au moment de leur départ, et cela nous tient au courant de toutes les créations nouvelles.

Madame Ernest Carpentier, 23, rue Louis-le-Grand, une de nos couturières en vogue, a déjà lancé dans le monde une foule de toilettes destinées aux femmes les plus élégantes. Dans les derniers envois nous avons remarqué :

Une robe de taffetas broché, nuance lilas, dessin blanc et noir. Jupe garnie d'un volant surmonté de plis coupés par un galon de treillis à perles de jais. Manches plates et corsage à ceinture avec agrafe.

Une robe de gaze Chambéry à très larges raies roses et blanches. Garniture de rubans roses, suivis d'une frange mousse mêlée de perles blanches. Corsage montant et manches justes, sur lesquels la même garniture dessine une veste *senorita*.

Une toilette de campagne toute en même étoffe. Jupe de dessous trainante, seconde jupe relevée par des tirettes, jaquette à manches. Le tout est en alpaga blanc semé de pois bleus et garni d'une application de dentelle noire.

Robe de soirée. Jupe de dessous en taffetas blanc, entourée d'une corde à perles d'or.

Robe de tulle blanc, relevée à chaque lé par un bouquet de feuillage artistique avec grains d'or. Corsage drapé, tulle sur taffetas ; petites manches bouffantes, bouquets sur les épaules. Ceinture écharpe en ruban blanc frangé d'or, tombant derrière la taille.

On nous montre de très-jolis chapeaux dans les salons de madame Morizon, 6, rue de la Michodière. Les chapeaux de ville sont très-variés d'ornements. Nous allons en indiquer quelques-uns :

Un chapeau en tissu de paille, avec ruban de taffetas blanc bordé de dentelle de paille ; bouquet *saule* en graines noires et rouges mêlées à des herbes de marais. Brides-écharpes tombant sur les épaules et retenues au fond du chapeau par un peigne *Impératrice* en acier ouvragé. Intérieur en rapport avec le reste.

Chapeau à passe de paille belge, ornée sur le milieu par un bouquet de fleurs des champs, qui se répète au-dessous. Fond composé d'une large bande de taffetas ponceau, qui fait bride et à laquelle se trouve attachée, sur le chignon, une catalane de dentelle noire perlée de jais.

Chapeau en tulle bleu *Louise* perlé d'acier. Une couronne,

délicatement composée d'un mélange de jasmin et de petites clochettes, entoure le haut de la passe et vient retenir un bouillonné de tulle et bouclettes de rubans qui forme bavolet. Intérieur garni des mêmes fleurs ; brides en taffetas bleu.

Chapeau de crin blanc quadrillé d'acier. Calotte de taffetas maïs, avec voilette tombante en tulle blanc étoilé d'acier et frangé d'une mousse maïs. Intérieur composé d'une grosse rose maïs et de jupes en plissé de tulle blanc.

Chapeau de campagne, forme toque, ayant au milieu une tête de colibri et une étoile de nacre. Large tour de velours bleu garnissant la moitié de la toque.

Chapeau de crin à calotte plate et bords ondulés. Doublure de taffetas rose, ruche à l'intérieur. Sur le devant, une étoile d'acier servant d'agrafe à une légère guirlande de petits épis verts et de boutons de roses.

Chapeau rond en paille belge, avec ornement de velours noir perlé de marguerites d'acier. Sur le devant, une plume de paon frisée, qui se couche sur le velours et retourne derrière le chapeau.

Madame Morizon fait aussi beaucoup de capotes en tulle ou crêpe assorti aux nuances des robes.

Les grosses fleurs ne sont plus employées que dans de rares circonstances. On préfère les fleurs légères, telles que le jasmin, les bruyères, les paquerettes, le liseron et surtout les feuillages et les herbes. On voit ces compositions, toutes disposées pour être mises sur les chapeaux, dans les magasins de madame *Herpin-Leroy*, 130, rue Montmartre. Parmi les apprêts qui nous ont paru tout à fait de circonstance, il faut citer les mélanges de violettes blanches et graines de sureau, d'herbe citronnelle et boutons d'or, de lilas blanc et fleurs de pois, de liserons roses et paquerettes, etc.

Sur un chapeau de crin blanc doublé de rose, une garniture en pouff de roses *thé*, coupée par des brins d'herbes à pointes de cristal, nous a charmée par son gracieux effet.

Occupons-nous des toilettes d'enfants. Les mères éprouvent un vif souci avant de partir pour la campagne, car il faut songer non-seulement aux parures de gala qui font des enfants d'aujourd'hui des types d'élégance, mais il est prudent de s'occuper aussi des costumes de jours de pluie, des pardessus et burnous pour matinées et soirées. Tout cela n'est pas une petite affaire.

Heureusement les magasins de *Saint-Augustin* sont bien approvisionnés ; rien n'y manque en fait d'élégance et de confortable. Consultons le carnet des notes prises lors de notre dernière visite dans les magasins de la rue Saint-Augustin, 45.

Toilette pour petite fille : Une robe d'alpaga blanc, garnie, à la jupe, par des brides de taffetas posées en long sur une hauteur de 10 centimètres et retenues de chaque côté par des boutons de nacre. Corsage de taffetas bleu à basques, avec boutons de nacre et nœuds assortis sur les épaules. — Chapeau *toquet* de velours bleu à aigrette de plume.

Autre toilette : Robe de foulard bleu à veste *senorita* ; le tout garni d'un galon treillis à jour, piqué de perles d'acier. Gilet intérieur en taffetas bleu, boutonné d'acier. — Pardessus rotonde en molleton rayé bleu et blanc, avec cordelière bleue perlée d'acier. — Chapeau de paille, décoré d'une touffe de bleuets et d'un ruban de taffetas bleu.

Troisième toilette : Robe de gaze Chambéry blanc moucheté de rose. Jupe garnie d'une ruche du même, corsage carré dé-

colleté et sans manches, avec ruches tout autour; intérieur, d'une chemisette de nanzouk et valenciennes. — Pardessus jaquette en taffetas noir orné d'un galon perlé de jais; poches sur les côtés. — Chapeau de paille de riz, décoré d'un pouff d'herbes à pointes de cristal et boutons de roses; rubans de taffetas blanc.

Les petits garçons trouveront à *Saint-Augustin* une charmante série de costumes, qui a été décrite dans nos précédentes chroniques; nous en rappelons seulement les noms: le *Maitre Guérin*, le *Breton*, le *Don Juan*, le *Terrible*, l'*Écossais* et le *Malelot*. Autant de costumes de « caractère », charmants de forme et fort bien ornés.

Avec la chaleur, on a vu reparaitre les châles et les confections de dentelles. Seulement, comme tous les objets de toilette sont tributaires de la mode, la forme de ces confections a changé. On fait maintenant des casaques, des vestes et des paletots tout en dentelle ou en guipure. Ces vêtements sont aux toilettes d'été ce que le tachimire des Indes est aux toilettes d'hiver. Luxe de grande dame, cachet du costume de haute distinction.

Les plus belles dentelles se trouvent toujours dans la maison *Violard*, rue de Cloiseul. Nous avons vu, en outre des confections de prix que nous venons de citer, des pèlerines de dentelle, de forme nouvelle; des voilettes de tout genres; des coiffures montées ou non montées, et une admirable série de volants, variant de hauteur, finesse et dessins, et tout cela à des prix très-avantageux.

Il nous reste à parler des jupons. On les porte encore plus garnis que l'année dernière. Cela tient à ce que les robes, relevées par des agrafes, ne doivent plus être dégrafées; en conséquence, ces robes n'ont aucune garniture dans le bas, et par suite de cette nouvelle combinaison, la jupe de la robe devient un accessoire et le jupon de dessous est la pièce capitale du

vêtement. Ceci s'applique, bien entendu, aux costumes de campagne et de plage.

La maison *Creuzy*, rue Montmartre, 133, a tout mis en œuvre pour satisfaire aux exigences de la question *jupon*. Dire toutes les garnitures qu'elle a éditées cette saison serait impossible. Il faudrait, pour les décrire, avoir à son service non point quelques colonnes du *Moniteur de la mode*, mais bien toute l'étendue, supplément compris, du *Moniteur universel*. Les femmes, qui savent parfaitement que les plus beaux assortiments en jupons se trouvent dans la maison *Creuzy*, vont elles-mêmes faire leur choix, de sorte que ce magasin, qui avait déjà le privilège de fournir toutes les maisons de nouveautés de Paris, de la province et de l'étranger, se voit aujourd'hui visité par un grand nombre d'élégantes de tous les pays.

La jupe à ressorts, dite jupe *invisible*, si commode en voyage à cause de sa flexibilité, sera en vogue pendant toute la saison.

C'est pour les femmes qui vont beaucoup dans le monde, que le parfumeur *Séguy*, 17, rue de la Paix, a créé une série d'articles de parfumerie spéciale. Le vrai mérite de ces produits, c'est qu'ils laissent le champ libre aux raffinements de la coquetterie, en évitant les dangers signalés depuis longtemps dans l'emploi du rouge et du blanc. Les épines sont sorties, la rose seule est restée. Nous devons divulguer ce secret, car tout ce qui est préparé pour embellir pousse dans un domaine où, si nous ne sommes pas propriétaires, nous sommes au moins fermiers.

Nous recommandons aux femmes élégantes: le blanc nymphea, la rose d'Armide, pour l'éclat et la fraîcheur du teint; et les crayons *impératrice*, au moyen desquels on peut, par des touches légères, ajouter encore du piquant à la beauté.

Marguerite DE JUSSEY.

CAUSERIE

De l'assassinat de M. Lincoln, on a passé au très-intéressant voyage de l'Empereur Napoléon en Algérie, et bien que pendant plusieurs mois et peut-être pendant plusieurs années encore ce voyage doive faire le fond de bien des méditations, il n'en est pas moins vrai qu'à la surface de la vie parisienne il a été remplacé un moment par l'inauguration du monument de la famille Bonaparte à Ajaccio; puis d'Ajaccio on est revenu à la prime de 500 000 fr. offerte par le président des États-Unis pour la capture du chef de ceux qu'on appelle les rebelles du Sud; puis c'est M. Ernest Picard, à qui on a attribué l'intention, niée depuis, de faire jouer une pièce en cinq actes au Gymnase; puis voici M. Jules Favre avec des proverbes intimes représentés dans son salon entre des paravents; puis l'*Africaine*, puis le *Supplice d'une femme*, — chaque chose occupant un jour, quelques heures le monde parisien vivant du sérieux et du futile et variant les sujets avec une mobilité que les mots ne sauraient rendre. Vous croyez saisir quelque chose dans l'air, un bruit, une nouvelle, vous arrivez tout courant, haletant, vous racontez... On feint de vous écouter, on vous rit au nez, en vous disant:

— Mais, mon cher, il y a cinq minutes qu'on ne s'occupe plus de cela! C'est vieux!

— Et de quoi s'occupe-t-on?

Vos interlocuteurs vous racontent, en effet, quelque chose

que vous ignorez, qui était le sujet de leur conversation au moment où vous êtes arrivé. Vous voilà tout frais renseigné, du moins le croyez-vous. Vous partez en hâte; vous arrivez dans un autre cercle, vous narrez ce qu'on vient de vous apprendre; vous vous imaginez faire explosion; là encore on vous rit au nez et l'on vous répète:

— Que nous parlez-vous de 60 000 fr. de recettes qu'a fait le théâtre de Covent-Garden, le soir de la rentrée de la Patti? En voici bien une autre: Léotard s'est cassé une jambe en manquant un trapèze.

— Bah!

— Oui; je reçois, à l'instant, une lettre de Madrid qui m'annonce ce fait déplorable et regrettable...

— Regrettable surtout pour Léotard. Mais vous êtes certain de la chose?

— Parbleu! voilà mon courrier de Madrid tout frais décacheté sur ma table.

Vous allez colporter l'accident de Léotard au premier groupe que vous rencontrez, et on vous répond imperturbablement:

— C'est vieux déjà, mon garçon. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que M. Glais-Bizoin, le député de la gauche, célèbre par ses interruptions, a fait un drame sur la *Jeunesse de lord Byron*.

— Vous en êtes bien sûr?

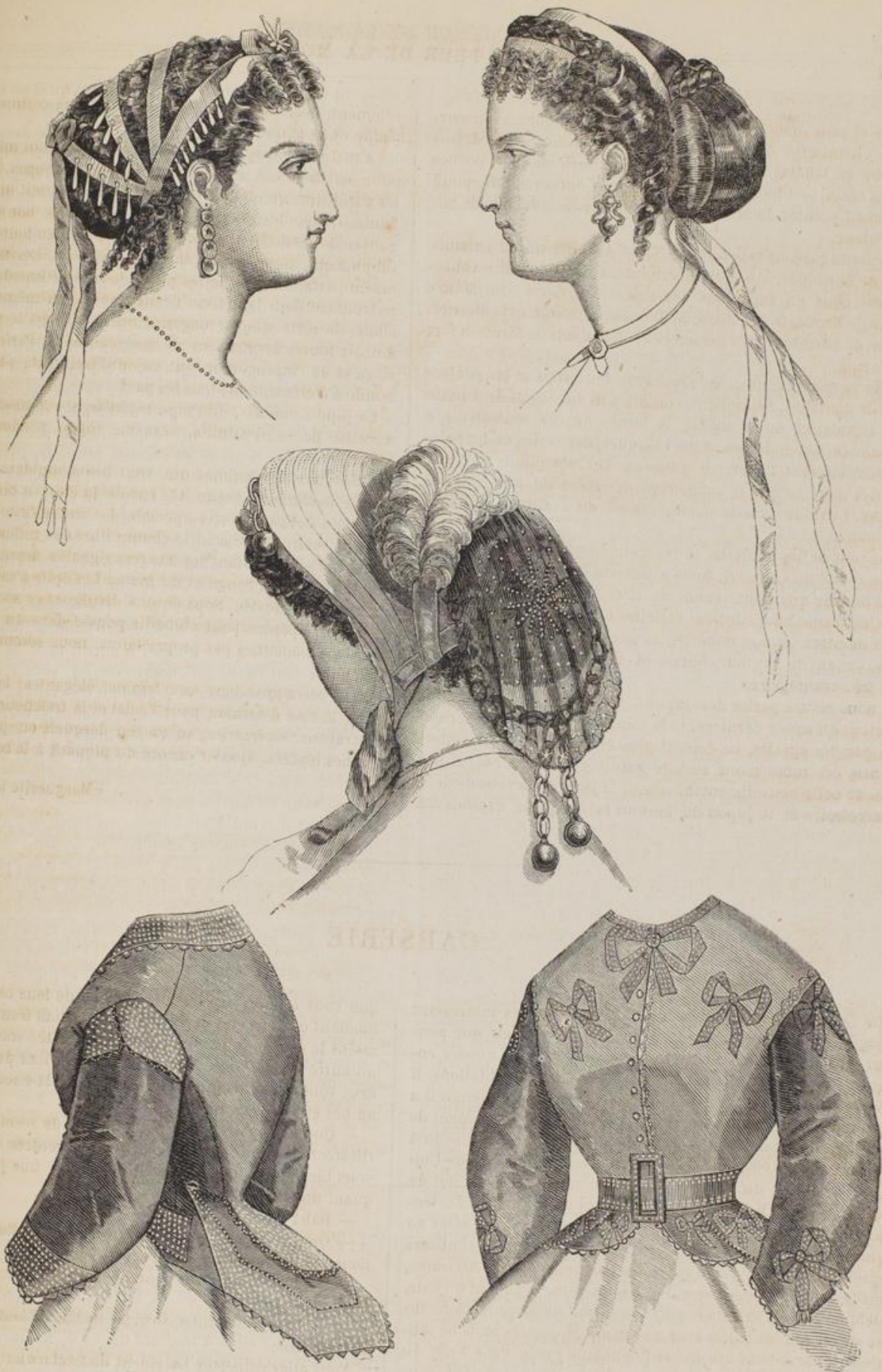


Planche 16.

LE MONITEUR DE LA MODE
 JOURNAL DU GRAND MONDE.

Coiffures par M. DE BISTERVELD, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré. — Chapeau de la maison ANTONIE, 41, rue Lafayette, près de la rue Laffitte — Corsage de la maison de LA BALAYEUSE, place VENDÔME, 4.
 (Voyez la description, page 2 de la couverture.)

— C'est encore un mystère; mais je puis garantir le fait, grâce à une indiscretion de son copiste.

Fièrement renseigné, vous partez et vous dites :

— Vous savez, M. Glais-Bizoin...

— Oui, oui; il a fait une *Jeunesse de lord Byron*, et on parle même d'une féerie due à la collaboration de MM. Havin et Thiers.

Vous n'y croyez pas; vous finissez par ne plus croire à rien, et le métier de dénicheur et de colporteur de nouvelles vous paraît un métier insensé et impraticable. Si vous vous avisez, comme je l'ai fait, de communiquer à quelque ami vos amères réflexions à ce sujet, on vous répond :

— Mais, mon cher, de quoi vous étonnez-vous là? Est-ce donc pour rien qu'on a découvert l'électricité et la vapeur et les télégraphes? L'air est imprégné de courants qui ne laissent pas une parole perdue; à peine tombée des lèvres de quelqu'un, cette parole, avec l'instantanéité que vous reconnaissez à l'électricité, circule dans tout Paris, des rez-de-chaussées aux mansardes, des places aux rues; elle vole comme si elle faisait partie de l'air même. Mais, que m'avisè-je de dire qu'il en est ainsi de la parole? Ce n'est pas assez; vous décachetez une lettre, et pour peu qu'elle contienne une nouvelle, un scandale à la minute, — que dis-je! à la seconde; moins encore, — votre lettre est connue de Paris. Vous pensez? Je ne sais quel fil magnétique, en communication avec toutes les lèvres, avec toutes les plumes de Paris parlant et écrivant, pénètre dans votre cerveau, et votre pensée ne vous appartient plus; elle est à tout le monde. Vous avez beau dire et beau faire, c'est là le progrès ou je ne m'y connais pas.

Que voulez-vous objecter à cela? Rien, absolument rien. Vous courbez la tête et vous dites : — C'est vrai!

Il ne reste plus aux chroniqueurs qu'un moyen de se tirer d'affaire et c'est le parti qu'a pris un de mes confrères dans la partie : c'est de nier ou de contester tous les bruits qui circulent dans Paris. Je ne nommerai pas ce confrère, pour ne pas augmenter la vogue, et cela en raison des sentiments d'excellente confraternité qui règnent entre nous. Ah! s'il faut dire du mal d'un homme de lettres, le vilipander, le trainer dans la boue, nuire à sa réputation littéraire et même à sa réputation morale, rabaisser son talent, porter préjudice à ses intérêts et à sa fortune, — vive Dieu! vous trouverez toujours une plume honnête et empressée à faire cette besogne. Et c'est pourquoi je me garde de vous dire le bien que je pense de celui de mes confrères qui obtient un fou succès à prendre le contre-pied de tous les bruits et de toutes les nouvelles qui emplissent nos courriers et nos causeries, à nous autres qui n'avons pas l'esprit d'un tel.

Et puis voici la saison où l'on fait ses malles, où l'on retient ses places (vieux style), où les chemins de fer transportent plus de voyageurs de Paris ailleurs, que d'ailleurs à Paris. C'est

le moment où les chroniqueurs s'imaginent qu'il ne reste plus qu'eux en Europe, et vous savez leur ritournelle en ce cas :

— Que deviendrons-nous? La France a déserté dans deux ou trois coins de l'Allemagne; l'Allemagne tout entière dans quelques coins de la Suisse; la Suisse a passé avec armes et bagages en Italie et l'Italie a pris les chemins de fer de la Prusse! Qu'allons-nous devenir?

Si vous y regardez de bien près, vous vous assurez que tout cela n'est que mensonge et illusion. Pour deux ou trois Parisiens qui se relaient, à tour de rôle, à Ems, à Bade, à Hombourg; pour deux ou trois Allemands qui viennent prendre quelques verres d'eau à Vichy ou à Plombières, et quelques bains de mer à Dieppe et à Trouville: croyez-moi, rien n'est changé sur la surface de l'Europe. Il y a autant de voyageurs, sur toutes les lignes de chemins de fer et dans toutes les directions, en hiver qu'en été. Et puis notez bien ceci surtout, que Paris est le point du globe qui se dépeuple le moins de ses habitants. Pour mon compte, je connais plusieurs Parisiens, nés je ne sais où, mais devenus Parisiens, qui possèdent ou louent des maisons et même des châteaux à 40 ou 50 kilomètres de Paris. Ils pourraient y vivre en liberté, sous de beaux ombrages, en déshabillé de campagne, à leur aise enfin. Eh bien, non! Vous les rencontrez tous les jours à Paris; ils viennent dès le matin et s'en retournent à leur campagne ou à leur château pour se coucher. Ils ne peuvent pas se séparer de Paris. Ils quittent sans peine et sans souci leurs femmes, leurs enfants, leur chien; mais ils ne sauraient, à aucun prix, se séparer de Paris. Il leur faut Paris. En chemin de fer, vous les voyez, le matin, la tête à la portière et regardant en avant afin d'apercevoir Paris et en respirer l'air; le soir, quand ils s'en retournent, ils ont encore la tête à la portière, mais en regardant en arrière, comme devait faire Calypso après le départ d'Ulysse, et ne pouvant se consoler de quitter ce Paris qui manque à leurs regards, tant qu'ils ont les yeux ouverts.

Jamais pays n'a été aimé comme ce Paris, même par ceux qui ne sont que ses enfants adoptifs: on le fuit, on y revient, on en a la nostalgie; les uns y meurent de faim, mais ils respirent toujours; les autres y luttent, mais là seulement ils trouvent des armes pour lutter, et là seulement aussi le prix de la lutte. Voilà pourquoi Paris n'est jamais déserté par les Parisiens ou les pseudo-Parisiens; voilà pourquoi Paris est toujours plein et pourquoi les chroniqueurs trompent le public de la province quand ils parlent de Paris abandonné! Cela vient de ce qu'ils n'ont pas le courage de leur opinion. Si peu de gens ne l'ont pas, ce courage, qu'on peut pardonner aux chroniqueurs d'en être dépourvus. Quelquefois il remplace l'esprit, et c'est une recette que, toujours par sentiment de bonne confraternité, je recommande à beaucoup d'entre eux.

Xavier ÉYMA.

PÊLE-MÊLE

Oui, mesdames, on peut être maréchal de France et se marier ailleurs qu'à Paris!... Ainsi le veulent parfois les hasards de la guerre. Après tout, pourquoi n'entrelacerait-on pas en une même couronne le laurier et l'oranger? Le maréchal Bazaine n'y a vu, paraît-il, aucun inconvénient, puisqu'il épouse, à Mexico, une jeune personne fort belle, âgée de dix-huit ans et issue de l'une des grandes familles du pays.

Les dernières correspondances, en nous annonçant ce mariage, ajoutaient que la future maréchale n'était pas riche; mais voici que la famille impériale du Mexique s'est chargée

de réparer les rigueurs de la fortune. L'empereur donne, comme cadeau de noces, une magnifique habitation, ou plutôt un palais princier situé à la porte même de Mexico, et l'impératrice met dans la corbeille de la nouvelle mariée quelque chose comme cent mille piastres, c'est-à-dire cinq cent mille francs. En outre, il est probable que, suivant l'usage espagnol qui fait loi dans ce pays, le maréchal pourra prendre, si bon lui semble, le titre de marquis que lui confère sa femme.

Qu'on dise encore que la guerre ne rapporte rien!...

* *

Revenons en France ! Là aussi il y a du nouveau.

Des femmes élégantes, des souveraines de la mode, qui devraient imposer la loi à leurs fournisseurs en vogue au lieu de la recevoir d'eux, ont fini, ainsi que l'attestent les courses de Longchamp, par prendre l'initiative d'une réforme qui ne tardera pas à être universellement suivie : elles ont décidé d'adopter pour les sorties et les promenades du matin les robes courtes, au lieu de ces robes longues et traînantes qui balayent les trottoirs des rues et les allées des parcs, tachetées de ce qu'y déposent les fumeurs de cigares. Rien n'était plus sale, à la vérité, et l'on ne comprend pas que la réforme qui est en voie de s'accomplir ait tardé si longtemps à s'imposer, ne fût-ce qu'au nom de la propreté outragée et révoltée.

Ainsi, les robes longues, amples et traînantes, vont être réservées désormais pour le soir, les salons et les théâtres. Mais une réforme qui n'a lieu qu'à demi est une inconséquence et n'est pas une réforme. La robe courte, pour les sorties et les promenades de jour, implique le chapeau rond, qui se prête par ses formes variées à toutes les formes de visage. Ainsi l'ont décidé, avec raison, les autorités de l'élégance dont nous consignons ici la décision, et qui ont dû compléter aux dernières courses de Longchamp ce qu'elles avaient commencé. Telle est la nouvelle du jour dans le monde du désœuvrement.

* *

Il était une fois... Mais ceci est une histoire et non un conte de fée ! Il s'agit du prince de Lenchtenberg, jeune homme de vingt-deux ans, un instant candidat au trône de Grèce, après la chute du roi Othon, et qui, tout récemment, a été « victime » d'un enlèvement. Que si vous ne le croyez, allez plutôt le demander au *Temps*.

L'auteur de cet acte... original, au moins en ce qui concerne la distribution des rôles, n'est autre qu'une actrice française du théâtre de Saint-Petersbourg. La dame est de l'âge des héroïnes de Charles de Bernard. Son nom... Bast ! laissons le voile du mystère recouvrir comme d'un masque le visage de cette intéressante personne !

Sur une dépêche télégraphique aussitôt lancée de Saint-Petersbourg, les fugitifs, qui se rendaient à Paris, ont été arrêtés à Berlin. Le jeune prince s'est vu reconduire en Russie par un agent de police prussien ; la dame a été mise en liberté par les soins de l'ambassade française. Il paraît que le prince lui avait promis de l'épouser. Pour obtenir son désistement, l'ambassade russe a, dit-on, remis à cette « prétendante » une assez forte somme. Ce n'est pas là, sans doute, le dénouement qu'avait rêvé la dame ; mais en attendant mieux ?... L'art est si difficile !...

* *

Il y a vraiment des fatalités, et les entreprises les plus hardies, comme l'était l'enlèvement susdit, dépendent souvent d'un simple détail. Question d'itinéraire parfois. Qui sait ? peut-être ce qui a échoué sur le chemin de Saint-Petersbourg à Berlin eût-il merveilleusement réussi entre Paris et Constantinople.

C'est que, de ce côté, nos voyageurs eussent trouvé en plein exercice, comme si l'on eût prévu leurs vœux, le service à grande vitesse que la Compagnie des chemins de fer de l'Est a organisé, depuis quelques années, entre Paris, Munich, Vienne, les escales du Bas-Danube, Odessa et Constantinople.

Disons, à ce propos, que le voyage de Constantinople, grâce à des combinaisons très-intelligentes de tarifs et de parcours,

est devenu une réalité facile ; on ne rêve plus de Stamboul, on y va. Le prix, réduit l'année dernière, de manière à atteindre l'extrême limite du bon marché, est à la portée des bourses modestes ; quant au trajet, il ne dure que cinq jours et demi. On visite, sur le parcours, des villes considérables de l'Allemagne, des capitales : Stuttgart, Munich, Vienne ; on descend le Danube, et l'on a, depuis Bazias, le spectacle des rives grandioses et historiques de ce père des fleuves de l'Europe, le « vieillard Danube », comme l'appelle Victor Hugo. La traversée sur la mer Noire est courte ; on touche à Odessa, le Marseille de la Russie, et l'on arrive dans cette antique et féerique cité, Constantinople, où tout encore, pour les yeux européens, est un sujet de surprise et d'admiration.

* *

Les arts, si cruellement frappés depuis quelque temps, viennent de faire encore une nouvelle perte. M. Francisque Duret, le sculpteur, est mort à Paris, le 26 mai. Né le 19 octobre 1804, il s'est fait remarquer par plusieurs œuvres distinguées. Il a concouru pour une part importante à la restauration et à l'achèvement du Louvre de 1851 à 1856, et c'est lui qui a exécuté la fontaine monumentale de la place Saint-Michel, inaugurée en 1860.

M. Duret était membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, et professeur à l'école impériale des Beaux-Arts.

* *

Les journaux anglais ne sont pas tout à fait aussi noirs qu'on pourrait le supposer ; parfois même ils aiment à rire. Voici, pour preuve, un mot charmant que nous trouvons dans un journal de Londres :

— Master Peech, demandait un jour le docteur Suito, vicaire à Sheffield, à un médecin vétérinaire qu'il avait employé ; pourquoi ne m'avez-vous pas réclamé le montant du compte que je vous dois ?

— Oh ! répondit le vétérinaire, je ne demande jamais d'argent à un gentleman.

— Vraiment ! répondit le vicaire ; comment, alors, vous faites-vous payer si l'on oublie de le faire soi-même ?

— Eh bien, si l'on oublie cela, je conclus que je n'ai pas affaire à un gentleman, et je présente mon compte.

* *

Ce mot nous remet en mémoire certaine réponse un peu naïve, faite dans un salon par un chanteur devenu célèbre. Quelqu'un le complimentait sur la manière dont il venait de chanter plusieurs morceaux de la composition de Rossini.

— Impossible, lui disait son admirateur, de mieux rendre la pensée du maître. Vraiment, cette musique semble avoir été faite exprès pour vous, et l'on sent que vous avez dû l'étudier d'une façon toute particulière. Après tout, Rossini mérite bien cette prédilection : c'est un grand musicien. Connaissez-vous son *Barbier* ?

— Son barbier ? répondit le chanteur ; non, je me rase moi-même.

Belle voix, eût pu dire à part soi l'admirateur, mais de ceruelle point !...

Robert HYENNE.

EXPOSITION DES BEAUX-ARTS DE 1865.

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Les épisodes militaires ne sont jamais ce qui manque dans nos Expositions de peinture; nous en trouvons, cette année, un assez grand nombre, mais il n'en est guère que trois ou quatre qui méritent d'être remarqués. Citons en première ligne un tableau de M. SCHREYER, qu'on est heureux de voir figurer dans le grand salon d'entrée. L'artiste a pris pour motif une *Charge de l'artillerie de la garde impériale à Traktir*, et il l'a traduite avec une grande clarté et une rare vigueur d'expression. Ce n'est là qu'une scène, mais remplie de mouvement et de vérité. On se sent en pleine bataille, en voyant ces chevaux violemment lancés, ces hardis conducteurs de pièces, dont l'un, frappé à mort, expire sur son cheval, ce brave officier stimulant ses soldats, enfin l'épaisse fumée de la poudre couvrant l'horizon et voilant la grande mêlée pour laisser l'intérêt au premier plan. Dans cette composition, où les qualités abondent, un seul détail nous choque: la roue de canon que le peintre a mise en pleine lumière laisse à désirer, eu égard à la circonstance; on la voudrait moins nette, moins léchée, nous allions dire moins neuve. A-t-elle donc seule échappé aux accidents d'un trajet dont tout nous indique les émouvantes péripéties?

Avec M. BELLANGÉ, nous voici sur un autre terrain. A mesure que nous approchons, nous sentons s'éveiller en nous l'instinct de carnage et de lutte; l'ivresse du combat nous gagne, la voix du raisonnement s'éteint, nos narines se dilatent comme pour mieux respirer cette odeur de guerre. Le moyen d'être calme? Nous sommes à Waterloo. Mais comment décrire après Victor Hugo le passage du chemin creux effectué par la cavalerie? Nous ne pouvons que céder la parole au maître:

« L'infanterie anglaise, dit l'illustre auteur des *Misérables*, ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frapement alternatif et systématique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis subitement une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et les trois mille têtes à moustaches criant: Vive l'empereur! Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. »

Il suffit d'avoir vu les *Cuirassiers à Waterloo* de M. Bellangé pour se faire une idée de cette terrible poussée. On sent qu'en eux réside ce « grand souffle farouche » dont parle Victor Hugo. Après cela, qu'est-il besoin de répéter que le peintre a du mouvement, de la couleur, de l'énergie, et qu'il pourrait dire, lui aussi:

J'aurais été soldat, si je n'étais poète.

Il nous semble que l'émotion est le seul raisonnement qui ne trompe jamais.

Après nous avoir donné, l'année dernière, le *Passage du Mincio* et la *Fin de la halte*, M. PROTAIS, un de ces rares artistes qui ne se lassent pas de mériter des éloges, nous montre les *Vainqueurs de retour au camp*. Ils arrivent de face, conduits par un jeune officier. Ils ont le visage poudreux, l'attitude un peu brisée; la boue des tranchées a taché leurs guêtres, des macules sanglantes apparaissent sur leurs vêtements. Ils défilent ainsi sous les yeux de leurs camarades qui les applaudissent au passage. Tout cela est revêtu d'une teinte de tristesse intime, de poétique mélan-

colie, qui ne nous déplaît pas, mais qui nous étonne comme expression d'ensemble prêtée par M. Protais à ses *Vainqueurs*. Nous voudrions aussi ses figures moins grandes, persuadé que son talent n'en serait pas amoindri.

Les zouaves de M. AILLAUD, groupés dans la tranchée, devant le saillant de Malakoff, et attendant — *Encore deux minutes!* — que le général de Mac-Mahon leur donne le signal de l'attaque, nous paraissent de proportion suffisante. Les physionomies ont de l'expression, de la variété, et la couleur, moins corsée que dans le tableau de M. Protais, ne manque cependant pas de chaleur.

Parmi les tableaux du genre historique exposés dans la grande salle, il en est un qui force irrésistiblement l'attention: c'est le *Skarga* de M. MATEJKO. Skarga, direz-vous, qu'est-ce que cela? Ce point d'interrogation, qui se dresse en quelque sorte de soi-même devant le spectateur, accuse tout d'abord le peintre d'avoir posé au public une énigme indéchiffrable. N'était le livret, on pourrait passer de longues heures devant cette toile sans deviner qu'elle représente le prêtre Skarga prêchant devant la diète de Cracovie, vers 1592, époque de la jonction des couronnes de Pologne et de Suède. Quel dommage que M. Matejko n'ait pas appliqué à la mise en scène d'une action plus dramatique, plus claire, plus connue enfin, toute la puissance de talent que nous révèle son œuvre de début! Une précision de dessin allant parfois jusqu'à la dureté, une science de coloris qui n'exclut pas assez souvent la crudité du ton, beaucoup de conscience et de soin dans l'étude et le rendu des physionomies, un peu trop d'égalité dans la manière d'éclairer son tableau, voilà tout à la fois les défauts et les qualités que nous signalons chez ce jeune artiste qui promet un maître.

Nous voudrions bien ne rien dire de *L'Arrivée de l'Empereur à Gènes*, de M. GUDIN, non plus que du *Naufrage du trois-mâts*, « l'Emily », de M. ISABEY; mais il est du devoir de la critique de signaler toutes les erreurs, en se montrant particulièrement sévère à l'égard de ceux dont on devait le plus attendre. Il n'est pas bon que les noms que le succès a consacrés puissent servir de passeport à des œuvres indignes d'un véritable artiste. Comment les maîtres auront-ils raison du mauvais goût et du laisser-aller trop communs chez beaucoup d'élèves, s'ils sont eux-mêmes les premiers à en donner l'exemple? *L'Alchimiste* de M. Isabey plaide heureusement en sa faveur, mais M. Gudin est sans excuse, tout autant que peut l'être le jury d'avoir laissé exposer deux toiles qui ne font nul honneur à la mémoire de COURT.

Parlons un peu de M. GÉROME et des *Ambassadeurs siamois*. On ne peut guère s'imaginer, quand on y réfléchit, que la peinture officielle soit ce qui convient précisément au tempérament de M. Gérôme, et pourtant il a prouvé, dans cette composition, que rien ne saurait échapper à son talent si fin, si original, si français. Il a voulu faire œuvre de chercheur, et il a merveilleusement réussi. C'est ce qu'attestent ces personnages si heureusement groupés, ces figures qui sont autant de portraits, ces mille détails chatoyant sur un fond parfaitement disposé pour les faire ressortir et en dénoncer la valeur. Aussi concluons-nous par une affirmation: c'est que, différent en cela de beaucoup de ses confrères, M. Gérôme s'est rappelé que réputation oblige.

Des Siamois au tableau de M. CLÉMENT, représentant une *Chasse à la gazelle dans le désert de Gatah*, il n'y a que la peine de lever la tête. Voilà bien le désert, animé par des personnages



Ed. Goubaud Ed. Paris

J. L. David

Ed. Goubaud Ed. Paris 781

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffures de la M^{me} M^{lle} Gagelin r. de Richelieu, 83. Modes d'Alexandrine rue d'Autin, 12.

Flours de M^{lle} E. Condé. M^{me} Gilman r. de Richelieu, 102. Rubans et Passementerie AlaVille de Lyon. Ch^{me} d'Autin, 6.

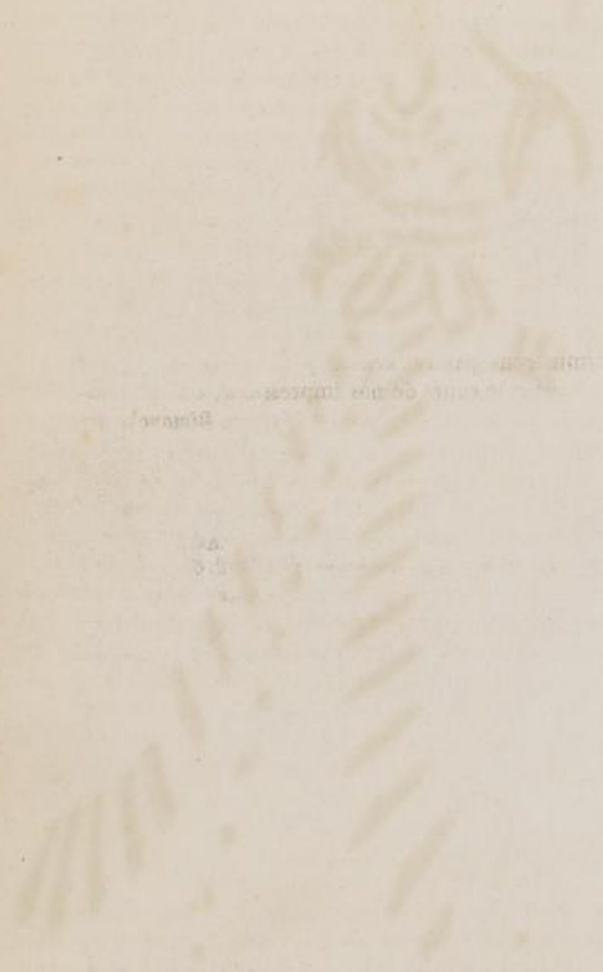
Nouveautés en Toilettes de F. Monard r. des Sauniers, 22.

Coiffes de la M^{lle} Simon à la Couronne Impériale rue S. Honoré, 183. A. Pajou de Violet femme de S. M. l'Impératrice, S. Denis, 31.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, S.O. Boston Publisher of the Englishwoman's Domestic Magazine, 245, Strand, W.C.

MADRID El Correo de la Moda. P. J. de la Pena



... ne peut être
... les trait
... à l'homme aristoc
... le pape d'au, qu
... par son coura
... par lui ou s
... comme un
... (s)
... de l'ave et que
... par le regard
... de son est sur au
...
... les plus élé
... au retour, des
... d'Innocent sans co
... de l'ave de l'ave
... Ce ne
... comme en
... pour ainsi dire,
... d'ave.
... d'ave d'ave d'ave
... tout
... de l'ave
... par un
... des papes
... le tout d'ave
... de charme
... de l'ave, ces
... à l'ave qui m
... de l'ave de
... la s
... et de
... en l'ave
... que le jury
... de l'ave, n'en de
... Pour
... à un pe
... à l'ave

... point de vue
... à l'ave
... pour se réigner
... les petites bolles
... de l'ave par que d
... avec une ex bo
... que il s'est agi d
... en l'ave
... La comédie lerm
... pour l'ave
... de l'ave, en l'ave
... de l'ave-Royal, e
... de l'ave en l'ave
... de l'ave, précé
... de l'ave de l'ave
... de l'ave des sup
... de l'ave.

et des chevaux on ne peut mieux réussis. C'est l'heure de la curée, les chasseurs ont fait halte, et le peintre en a profité pour nous montrer, sous les traits d'un jeune homme au visage distingué, à la tournure aristocratique, le plus jeune fils de Méhémet-Ali, le prince HALIM, qui lui-même est un peintre de mérite. Il suffit, pour s'en convaincre, de regarder le paysage égyptien exposé par lui au Salon de 1865 : *Choubrah*, sur les bord du Nil, au commencement de l'inondation. Impossible de ne pas admirer cette terre égyptienne que recouvrent déjà les eaux limoneuses du fleuve et que bornent au loin des horizons charmants; sur la gauche apparaît la résidence du prince, tandis qu'au fond, dans un ciel sans nuage, se profilent de gigantesques pyramides.

On revient des pays les plus éloignés; laissons donc l'Égypte, heureux de trouver, au retour, des campagnes aussi florissantes que celles où M. DUBUISSON nous conduit. Son *Attelage de bœufs dans les Alpes*, son *Repos de bœufs et de moutons en Normandie* méritent de sérieux éloges. Ce ne sont point là des animaux, des sites de convention, comme on en voit tant; M. Dubuisson les a regardés et, pour ainsi dire, pris sur le fait. Nous aimons ces consciencieuses études.

Les livrets n'en font jamais d'autres! Nous passons près d'un ravissant panneau décoratif, tout couvert de fleurs; nous demandons au livret le nom de l'auteur, et le livret nous indique au n° 220 : *Lilas et roses*, par madame BOHLY. Or, de lilas, il n'y en a point, mais des roses, des pivoines, des coquelicots, des églantines, des clématites, le tout disposé avec un goût parfait, plein d'éclat, de fraîcheur et de charme. Ces boutons encore fermés, ces feuilles du plus beau vert, ces fleurs aux vives couleurs semblent cueillis il n'y a qu'un instant, et l'on se réjouit de les voir s'épanouir avec tant de richesse et d'harmonie. Madame Bohly a évidemment la science, ce qui est nécessaire pour faire un bon peintre, et elle a aussi la grâce, ce qui est indispensable pour faire un artiste.

Comment se fait-il que le jury se taise sur certaines œuvres qui, modestes en leur cadre, n'en décèlent pas moins chez leurs auteurs un talent éprouvé? Pour notre part, nous croyons qu'une médaille accordée à un peintre de fleurs ou de fruits n'est pas plus mal placée qu'ailleurs; il nous paraît même

qu'on a tort de ne pas encourager davantage un genre qui, n'en déplaise aux peintres officiels, touche de beaucoup plus près à l'art que ces portraits historiques recommencés tous les ans. Ce sont les *Prunes* de M. GERVAIS, aussi bien que les fleurs de madame Bohly, qui nous inspirent ces réflexions; fleurs et fruits se valent, et ce que nous avons dit de l'un peut s'appliquer à l'autre. Il y a, dans la petite étude de M. Gervais, un moelleux, un fini réellement remarquables. Ces prunes là vous attirent d'une façon irrésistible; elles sont si vraies et si belles qu'on en mangerait.

Avec la meilleure volonté du monde, il nous est complètement impossible de faire l'éloge du *Prudhon* de M. COURBET. Ce n'est pas seulement parce que l'auteur a soulevé d'avance autour de son œuvre des appréciations bruyantes et avantageuses à l'excès, mais parce qu'il n'y a, dans ce portrait d'un des plus grands penseurs du siècle, rien qui soit à la hauteur du modèle. Le peintre franc-comtois s'est trompé du tout au tout en cherchant à reproduire la physionomie de son illustre compatriote. La figure qu'il nous en a donnée n'a ni la grandeur, ni le caractère, ni l'expression vraie et profonde qu'on eût voulu y trouver; c'est une peinture commune, monotone d'aspect, défectueuse sous le rapport du dessin et qui manque de ton. Ajoutons que M. Courbet a du malheur, car les défauts de cette toile ne trouvent point, dans le paysage dont elle est accompagnée au Salon, une compensation qu'on eût été en droit de réclamer.

Nous ne terminerons pas cet article par un blâme. Il nous suffira, pour changer le cours de nos impressions, de nous reporter, au tableau de M. ANTIGNA personnifiant le *Dimanche des Rameaux*. Voilà qui ferait oublier les plus mauvaises œuvres. Cette pauvre enfant, sous son humble costume et ses bas mal tirés, nous émeut et nous charme à la fois. Quelle délicieuse attitude? Quelle douce et poétique expression dans ce regard mélancolique et songeur! Et comme ce buis béni qu'elle tient en ses mains s'harmonise bien avec le costume de l'enfant et le fond même du tableau! Voilà le réalisme tel que nous le voudrions, tel que nous l'aimons; mais que nous sommes loin de M. Courbet.

Ch. D'HELVEY.

THÉÂTRES

La température, au point de vue des théâtres,

... a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Il faut vraiment, pour se résigner à une incarcération volontaire dans une de ces petites boîtes nommées *loges*, une dose de courage qui ne laisse pas que d'exciter notre admiration. Pour notre compte, nous avons eu toutes les peines du monde à nous décider, quant il s'est agi d'aller voir, au Vaudeville, madame Ristori déguisée en madone de l'art dans la *Beatrix* de M. E. Legouvé. La comédie terminée, nous avons résolu d'écrire le *Supplice d'un critique*, pour faire pièce au *Supplice d'une femme*, de M. E. de Girardin, au *Supplice d'un homme*, que répète en ce moment le Palais-Royal, et même au *Supplice d'un mari*, « drame réel et universel en cinq tableaux-scènes, joué sur tous les théâtres du monde, précédé d'un prologue-préface intitulé : *l'Idéal divin et la moralité dans les œuvres* », — auteur M. Gagne, avocat. Voilà bien des supplices, n'est-il pas vrai? La faute en est à M. E. de Girardin.

Quant à madame Ristori, il ne nous en coûte nullement de constater le beau triomphe qui lui est échu. C'est évidemment une grande artiste; elle excelle à rendre les sentiments les plus opposés : tour à tour calme, railleuse, pathétique, touchante, fière ou passionnée, elle a su tenir le public sous le charme, et le public, pour n'être pas en reste avec elle, l'a chaudement applaudie, rappelée à plusieurs reprises et couverte de bouquets.

Nous terminerions bien par le compte rendu des *Gardes-Forestiers*, drame en cinq actes, d'Alexandre Dumas, représenté au Grand-Théâtre-Parisien. Mais à quoi bon? Alexandre Dumas a déjà bien assez parlé de son drame pour qu'il soit complètement inutile d'y revenir. Peut-être, si nous disions un seul mot, nous accuserait-on de vouloir faire concurrence à ce grand conférencier? Donc, ne touchons point à ses lauriers.

Robert HYENNE.

L'HYMEN SOUS LES FLOTS.

On n'entendait plus le bruit des portes, celui des voitures même allait cesser. Dans un salon, éclairé par un grand nombre de bougies aux deux tiers consumées, devant les restes d'un grand feu, se trouvaient encore assises deux personnes, une femme d'à peu près trente ans et un jeune homme qui paraissait compter quelques années de moins.

— Il est une malédiction, dit la baronne, que j'ai eu souvent occasion de répéter dans ma vie.

— J'espère, madame, que ce n'est pas contre les précepteurs.

— Non, Raoul, c'est contre les gens qui, sortant d'un bal à deux heures du matin, entraînent dans leur fuite toute une société. A coup sûr, je vais rester au moins deux heures sans pouvoir trouver le sommeil. Ne vous retirez pas encore, mes enfants sont fatigués, et je leur ai permis de se lever tard; le professeur pourra donc en faire autant. Avez-vous quelque histoire à me raconter, ou plutôt répondez-moi à une question que me suggère votre attention à examiner les différentes femmes qui étaient ici il y a un quart d'heure. De toutes les femmes que vous avez jamais connues, quelle est celle que vous avez trouvée la plus jolie?

— Est-ce sans vous compter, madame?

— Sans me compter, monsieur.

— Alors, c'est une femme que je n'ai jamais vue.

— Voici une étrange folie.

— Pas si étrange; je juge de la beauté, non par les proportions mathématiques du corps et du visage, mais par l'effet qu'elle produit; et, des quelques amours que j'ai pu avoir jusqu'ici, le plus passionné, le plus véhément, le plus poétique est, sans contredit, celui que m'a inspiré une femme dont je n'ai jamais vu seulement le bout du pied.

— Même en comptant cette femme vêtue de bleu que je vous ai envoyé engager à danser?

— Celle dont vous m'aviez d'avance vanté la beauté?

— Précisément.

— Je ne l'ai pas vue. Quand j'ai voulu m'approcher d'elle, à travers les groupes de danseurs, elle passait dans un autre salon, donnant la main à un homme plus heureux.

— Ou plus leste.

— Et je n'ai vu que les derniers plis de cette robe bleue par laquelle vous me la désigniez...

— Conte-moi votre histoire, Raoul.

Raoul commença :

J'étais depuis quelques mois sur les côtes de la Bretagne. Donné pour précepteur aux deux jeunes fils du dernier membre d'une grande famille qui tire son origine de l'Armorique, j'avais suivi mon patron avec plaisir dans sa résidence d'été. La journée était entièrement consacrée aux études de mes élèves et à quelques promenades que nous faisons sur le bord de la mer. Le soir, je jouais aux échecs avec le père et nous buvions du punch.

Un soir, que j'en avais bu plus que de coutume, il me fut impossible de dormir, et je descendis dans le jardin. Comme je goûtais le calme et la fraîcheur de la nuit, j'entendis tout à coup une douce voix de femme qui chantait sur un air simple et monotone un chant que j'avais autrefois entendu fredonner par les habitants des côtes.

Je cherchai longtemps en vain, sans réussir à voir d'où sortait cette voix qui paraissait — et sa douceur contribuait à l'illusion — tomber, sinon du ciel, du moins des arbres qui, hauts

et touffus, masquaient la muraille qui terminait le jardin. Enfin j'aperçus une lumière à une petite fenêtre masquée par le feuillage. Elle appartenait sans doute à une maison adossée à une muraille : cette maison était habitée par deux femmes seules avec quelques domestiques. La voix cessa, et la lumière s'éteignit.

Je restai encore quelque temps dans le jardin sous une impression magique. La nuit, j'eus beaucoup de peine à m'endormir. Le matin, je ne pensais plus à rien.

Le soir, cependant, le crépuscule me rappela la petite fenêtre et la voix, et sitôt que j'eus fini ma partie d'échecs, je descendis au jardin. Il y avait une lumière à la fenêtre, et cette lumière, à travers les feuilles, semblait un ver luisant dans l'herbe. Mais on ne chanta pas.

Quelques jours encore se passèrent, pendant lesquels je m'occupai un peu plus de mon rêve qu'il ne convenait à ma tranquillité.

Un jour, comme je me promenais avec mes élèves et mon fusil au bord de la mer, je vis passer près de nous un enfant qui venait quelquefois vendre des fruits à la maison. Je l'appelai, et le hasard ou le désœuvrement fit que je lui demandai d'où il venait.

— Je viens de faire de longues courses inutiles : mademoiselle Pauline est bien fichée de ne pas avoir de fleurs pour la fête de sa mère; mais le vent du nord qui a soufflé ces jours derniers a tout desséché dans les jardins.

— Et qui est mademoiselle Pauline? demandai-je.

— C'est votre voisine : une bien bonne demoiselle et jolie comme les anges. Elle m'apprend à lire et à écrire, pour que je puisse un jour être clerc, et elle me paye généreusement mes commissions.

Ma curiosité était trop piquée pour que je ne fisse pas d'autres questions. J'appris que ces dames ne sortaient jamais; que la petite fenêtre dans les feuilles appartenait à la chambre de mademoiselle Pauline, et qu'après en être sortie le matin, elle n'y rentrait plus que le soir pour se livrer au repos. Quand mes élèves furent rentrés, je m'acheminai vers un jardin assez éloigné que je connaissais pour être toujours garni de fleurs.

La nuit, quand je me fus bien persuadé que tout le monde reposait, je grimpai dans un des arbres, et je sentis mon cœur battre bien violemment quand j'approchai de la fenêtre; elle était fermée et pleine d'obscurité. J'attachai une botte de fleurs à un des barreaux, et je descendis, un peu froissé et écorché.

Je n'osai me trouver au jardin au moment où elle verrait les fleurs; seulement, je m'aperçus dans la journée que les fleurs n'y étaient plus.

Bientôt j'attirai près de moi le petit commissionnaire; j'étais heureux de causer avec quelqu'un qui l'avait vue. Je voulus aussi lui montrer quelque chose, et je lui donnai des leçons d'arithmétique. Peu de temps après il me dit :

— Mademoiselle Pauline est très-contente que j'apprenne à compter, et elle m'a dit d'être reconnaissant pour ses voisins.

Comme je vis par cela qu'il avait parlé de moi, je n'osai plus trop faire de questions sur ma voisine. Un jour cependant le petit Louis avait un ruban bleu dont il se parait avec orgueil; il me dit que ce ruban lui avait été donné par mademoiselle Pauline. Je lui offris une pièce de monnaie en retour; mais il refusa obstinément de s'en dessaisir. Seulement, je conclus du

ruban qu'elle devait être blonde. Tout cela m'intéressait plus que je ne saurais le dire.

Un soir, le soleil s'était couché dans un horizon rayé de longues bandes rouges, le vent au sud-ouest s'était mis à souffler avec violence, et la mer paraissait sourdement agitée dans ses profondeurs. Elle s'élevait à l'horizon et semblait s'avancer en longues lames sur la terre, comme pour l'engloutir. Enfin, la plus affreuse tempête se déclara, et l'on aperçut, dans la teinte jaune que le soleil couché laissait encore à l'horizon, les voiles dessinées en noir des deux bateaux que l'on attendait.

Je rentrai à ce moment à la maison pour ne pas manquer l'heure à laquelle je voyais la lumière dans les feuilles. La chambre était éclairée, j'entendis la douce voix :

— Geneviève, disait-elle, demain matin, sitôt que tu seras réveillée, viens me dire s'il n'est pas arrivé quelque malheur. Cette tempête m'épouvante.

J'entendis une porte se fermer, et, à la lueur moins forte, je vis qu'on avait enlevé une des lumières; peu après, j'entendis qu'on faisait une prière à la Vierge, la protectrice des marins. J'écoutai religieusement, et je priai avec elle.

Je retournai au bord de la mer : les deux bateaux n'étaient plus qu'à deux portées de fusil de la côte; mais la mer brisait avec une telle fureur, que les pêcheurs faisaient tous leurs efforts pour n'être pas jetés et brisés.

Il y eut un moment où le vent cessa de souffler et l'on n'entendit plus qu'un grondement sourd et lointain, et au large la mer s'éleva comme une montagne : elle semblait toucher le ciel, puis cette immense lame se brisa en blanchissant et vint en roulant vers la côte. Un cri de désespoir s'éleva du rivage. Les deux bateaux s'élevèrent sur la lame et disparurent aux yeux.

Bientôt on les revit, mais à moitié détruits. Outre le coup de lame, ils s'étaient entrechoqués et brisés l'un contre l'autre. La lame les entraîna et les jeta au rivage, puis courut loin sur la grève; mais, en retournant, elle reprit les bateaux et les ramena à quelque distance. Une seconde lame cependant s'était élevée et vint les rejeter à la côte, où ils furent entièrement mis en pièces. Les pêcheurs, à l'exception d'un homme et d'un enfant, furent sauvés.

La mer apporta le corps de l'enfant : tout le monde le croyait mort; je crus m'apercevoir qu'il y avait encore en lui quelques restes d'existence, et je m'empressai de lui donner des soins, faute desquels l'ignorance l'aurait laissé périr. J'eus le bonheur de le rappeler à la vie. La mère ne prit pas le temps de me remercier, et emporta son enfant. Pour moi, je rentrai au jardin; j'écrivis à la hâte sur un morceau de papier :

« La tempête a brisé deux bateaux. Tous les hommes sont sauvés, excepté Jacques. »

Puis je grimpai à l'attache de mon écrit au barreau de la fenêtre.

Le lendemain, comme, vers la brune, je me promenais dans le jardin, plusieurs personnes y entrèrent tout à coup, me prirent dans leurs bras et me comblèrent de caresses : c'étaient les parents de l'enfant que mes soins avaient rappelé à la vie. Je fus si ému de cette reconnaissance que, par un mouvement naturel et instinctif, je me retournai vers la petite fenêtre; j'y vis un mouvement comme de quelqu'un qui se retire précipitamment. Pauline m'avait vu : mon cœur se dilata délicieusement.

Le jour d'après, c'était vers le milieu de la journée, la fenêtre était ouverte; je montai dans l'arbre, et je pus voir la chambre : elle était meublée simplement. Je vis en frissonnant un lit bien blanc, le tapis sur lequel elle marchait et les pantoufles de maroquin qui avaient renfermé ses petits pieds. Je tirais une induction de tout, de la grandeur des pantoufles et de celle d'une paire de gants oubliés sur une table. Je vous laisse à penser quelle fut ma joie, lorsque je trouvai après les

barreaux de la fenêtre deux longs cheveux qu'elle avait sans doute arrachés en se retirant la veille si précipitamment.

— Et, dit ici l'auditoire, ces deux cheveux étaient blonds et singulièrement fins.

Raoul s'arrêta un moment, regarda l'interromptrice avec l'air d'un profond étonnement; puis, songeant qu'il n'y avait dans ces paroles rien qui ne pût être supposé et ne s'appliquât à toute description d'héroïne de roman, il continua en ouvrant une bague :

Ces deux cheveux, les voici, ils ne m'ont jamais quitté.

Je ne tardai pas à revoir le petit Louis. Pauline lui avait fait quelques questions sur moi; elle avait vu la reconnaissance des pêcheurs; elle s'était fait raconter l'action bien simple qui me l'avait méritée, et elle avait dit, en voyant la joie de ces bonnes gens :

— Je n'ai pu m'empêcher de pleurer.

Larmes précieuses! J'aurais donné la moitié de mon sang pour posséder le mouchoir qui les avait essuyées.

— Je m'en vais, dit le petit Louis, car mademoiselle Pauline peut avoir besoin de moi; elle doit être rentrée.

— Rentrée! m'écriai-je. Est-elle sortie?

Je me précipitai dehors, et je courus vers l'église. Louis me suivit; mais, comme nous sortions, il me montra deux femmes qui rentraient.

— Les voilà.

Je ne vis que les plis de la robe blanche de celle qui entra la première. Louis me dit :

— C'est elle!

Il alla la rejoindre. Pour moi, je rentrai tristement.

Un soir, la lumière ne parut pas dans la chambre, et je sus le lendemain que la mère de Pauline avait été fort malade, qu'on allait envoyer chercher un médecin à la ville voisine. Je montai aussitôt à cheval; j'arrivai bientôt chez le médecin, auquel je donnai mon cheval, et je revins à pied. Il était auprès de la malade, que le messager n'était pas à moitié route pour se rendre chez lui.

La mère fut longtemps malade; on ne permettait que rarement à Pauline de passer les nuits auprès d'elle. Elle trouvait toujours dans sa chambre tout ce qu'elle avait désiré dans la journée, tout ce qui pouvait être agréable à la malade. J'interrogeai le médecin; il me dit qu'il n'y avait plus d'espoir, que la malade pourrait encore traîner un mois, mais que la mère de Pauline ne pourrait aller plus loin. Alors je fus plongé dans un noir chagrin; rien ne me donnait le droit de l'aller consoler et soutenir en ces moments de deuil et de désolation, que chaque jour approchait d'elle.

Il advint qu'un jour, comme je causais avec le médecin, un homme qui sortait de chez le père de mes élèves, après une visite de quelques jours, et qu'une chaise de poste attendait à la porte, s'arrêta, et parut nous écouter avec attention. Quand le médecin fut parti, il s'approcha de moi et me dit :

— Ce médecin est un ignorant qui tue sa malade, tandis qu'une saignée la tirerait d'affaire.

— Oh! monsieur, lui dis-je en joignant les mains, allez et sauvez-la.

— Je ne le puis, dit-il, je suis médecin, et ne puis aller sur les brisées d'un confrère. Tâchez qu'il saigne la malade et tout ira bien.

— Monsieur, lui dis-je, en êtes-vous bien sûr?

— Monsieur, répondit-il, il y a quarante ans que je suis médecin; jamais je n'ai prononcé avec plus de certitude et de confiance. Il partit.

J'attachai un écrit au barreau de la fenêtre :

« Au nom du ciel, exigez qu'on saigne votre mère. Un médecin d'un grand mérite m'a promis qu'une saignée la sauverait. »

Je fus trois jours sans entendre parler de rien, en proie à la plus véhémente anxiété. Le quatrième jour, je crus être fou en voyant mon papier encore attaché au barreau. Cependant il avait été enlevé. Que s'était-il passé ?

Je m'empressai de le reprendre ; ce n'était pas mon écrit, c'était un autre papier sur lequel il y avait : *Sylphe ou ange, merci*. C'était elle. Sa mère était sauvée ; elle avait senti le besoin de m'en témoigner sa reconnaissance. Peu de temps après, je fus obligé de faire un voyage de huit jours. A mon retour, la mère et la fille avaient quitté le pays. Je fus atterré. Personne ne savait où elles étaient allées ! Tout ce qu'on put me dire, c'est qu'elles ne reviendraient pas, et que la maison était à vendre. Je ne tardai pas à quitter ces lieux qui m'étaient devenus insupportables, et après deux années de voyages qui amortirent un peu mon chagrin en me laissant une profonde mélancolie, je fus admis chez vous, où je suis resté depuis.

— Mon cher Raoul, dit alors la dame qui composait l'assemblée, sachez-moi un gré infini. Jamais auditoire ne fut plus bienveillant : j'ai écouté votre histoire, et cependant je la connaissais. Je vais vous en dire la fin : Pauline s'est mariée et est devenue veuve au bout d'un an.

— Ah ! madame, cette plaisanterie est cruelle.

— Je ne plaisante pas. C'est d'elle que je tiens son histoire et la vôtre ; et au moment où je vous parle, elle va rejoindre sa mère déjà installée dans la maison à la petite fenêtre.

— Quoi ! vous la connaissez ?

— Cette dame dont vous n'avez vu que la robe bleue...

— Eh bien ?

— C'est Pauline.

— Est-elle partie ?

— Elle est partie.

— Pour la Bretagne ?

— Oui ; si vous vous étiez présenté à elle comme je vous y avais engagé, elle n'aurait pas manqué de vous reconnaître.

Le lendemain Raoul se mit en route. La voiture n'avait jamais été si lentement. Pendant que Raoul voyage, voyons ce qui se passe aux lieux qu'il va revoir.

Depuis la veille, Pauline avait rejoint sa mère ; elle avait revu

son élève, son favori. Louis était devenu un jeune homme ; il faisait la classe de son oncle *le clerc*, et devait lui succéder.

Le lendemain de son arrivée, Pauline voulut le voir ; le temps était-on ne peut plus beau, le ciel était pur et sans nuages ; la mer était bleue et transparente.

Louis invita les deux dames à une promenade en canot ; la sérénité du temps les engagea à accepter.

Pauline se livrait sans restriction aux charmes de cette promenade ; elle avait bien vite oublié Raoul dans cette vie où, pour elle, les événements qui composent d'ordinaire l'existence humaine s'étaient écoulés dans l'espace de quelques années. Mais les impressions qui s'emparaient d'elle alors avaient besoin de se rattacher à quelque souvenir ou à quelque espérance, et, en revoyant sa maison, sa chambre, sa fenêtre, elle se rappela l'*ange* ou le *sylphe* si soumis à ses volontés, si prévenant à ses désirs. Mais Louis, tout clerc qu'il était, et peut-être à cause de cela, était un fort médiocre navigateur. Une fausse manœuvre qu'il fit pencha le canot d'une manière qui effraya horriblement Pauline et sa mère. Par un mouvement instinctif, elles se jetèrent toutes deux sur le côté opposé, et le canot, qui n'avait plus ni centre ni équilibre, chavira.

Alors un grand cri se fit entendre sur la rive. A ce moment, un homme à cheval trottait tout le long de la grève. Il pressa son cheval et fut bientôt arrivé.

— Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ?

— Ah ! voici sa robe blanche qui flotte.

Il se jeta à l'eau. La mer était calme, bleue et transparente. Un beau soleil couchant reflétait dans l'eau ses teintes de pourpre et de feu. Il atteignit la robe ; mais Pauline se cramponna après lui et l'étreignit de ses bras. Il n'était pas habile nageur ; il se laissa entraîner, et tous deux disparurent. Le lendemain, la marée apporta sur les galets les cadavres de la mère de Pauline et de Louis. Deux autres cadavres étaient convulsivement enlacés, le désespoir empreint sur leurs traits décomposés par la souffrance : c'était ce qui restait de Pauline et de Raoul.

Alphonse KARR.

LA FILLE DU REBOUTEUR

I.

LE PÈRE AUX CRABES.

Parmi mes bons vieux amis, les paysans et pêcheurs de Villerville, il y avait, il y a peut-être encore un bonhomme appelé le père Leday, ou plus familièrement le Père aux crabes.

Figurez-vous un grand vieillard, allongé, sec, alerte, portant avec une sorte de crânerie ses pittoresques haillons maritimes, et qui ne manquera pas, si par aventure vous lui demandez son âge, de répondre avec un sourire jovial : « J'ai dix-sept ans ! » Cela veut dire soixante-dix-sept. A Villerville, passé la soixantaine, on est censé recommencer un nouveau bail avec la vie.

C'était réel quant au bonhomme Nicolas Leday. Jamais je n'ai rencontré personne qui fût aussi vraiment jeune. La plus mince aubaine, le moindre rayon de soleil suffisaient pour le mettre en gaieté. Dès son réveil matinal, à l'aube même, il riait, il chantait, il courait çà et là, comme un pinson s'élançant hors du nid, comme un gamin impatient d'espace et de

liberté. Il y avait en lui des pétulances, une philosophie, des naïvetés qui faisaient plaisir à voir.

Rien ne l'attristait, rien ne le rebutait, rien ne le refroidissait : ni l'approche de l'hiver, ni l'appréhension du lendemain, ni la bise chargée de pluie, ni l'horizon tout gros de misères. Il semblait avoir en lui-même comme un inépuisable trésor de soleil et de joie, de courage et de jeunesse.

Nargue des trous qui s'agrandissaient à ses vêtements comme au toit de sa cabane ! Vive un morceau de pain sec, pourvu qu'il pût l'arroser d'un petit verre d'eau-de-vie de cidre, autrement dit *calvados*. Son appétit n'en était pas moins gaillard, son allure pas moins fringante, son regard pas moins brillant. C'était un vieil homme gris, moitié maritime et moitié champêtre. Et Dieu sait que pour le père Leday la vie avait été rude !

Tout jeune il s'était trouvé orphelin, sans parents, sans patrimoine aucun, sans aucune assistance. Il avait vécu de la mer... ; la mère à tous, comme il le disait lui-même, la grande nourrice dont le lait salé ne tarit jamais. A dix ans on l'avait enrôlé comme mousse sur un vaisseau du roi. Plus tard, ma-

telot de la république; plus tard encore, marin de la garde, blessé à Trafalgar, prisonnier sur les pontons, il était revenu en 1814, et, cette fois, comme soldat, il avait pris part à la dernière campagne de la grande odyssée impériale. On le vit reparaître enfin à Villerville avec deux doigts de moins à la main droite, une balle dans le mollet gauche, pas un sou vaillant, mais ni moins joyeux, ni moins ingambe. Deux ou trois ans après son retour il s'était marié; sa femme mourut en lui laissant une fille. Pour élever sa fille, il avait travaillé double. Quand elle fut grande, un bon parti se présenta pour elle, un fin pêcheur, patron de barque. La barque périt en mer, l'équipage avec. La jeune veuve ne survécut guère à son chagrin. Le grand-père se retrouva seul. Seul, non pas! il y avait autour de lui trois petits enfants, toute une seconde famille, et bien plus nombreuse que la première. « Bah! se dit-il en essuyant ses larmes, j'ai travaillé pour deux, je travaillerai pour quatre... et, le bon Dieu aidant, tout ira bien ». Brave homme, il avait alors soixante et dix ans!

Toujours levé dès quand *patron-minette*, comme on dit en Normandie, sans cesse il était à la besogne. Durant la marée haute, il cultivait un petit lopin de terre, patrimoine de feu son gendre, ou bien il s'employait chez les autres à des travaux agricoles. Sitôt que la mer baissait, on le voyait descendre le chemin creux de la falaise, un long bâton ferré dans la main, une manne sur son dos. Il s'en allait à la *péque* aux crabes, pour laquelle il déployait une habileté, une activité vraiment merveilleuses..., d'où le surnom mentionné plus haut : Père aux crabes; c'était là sa spécialité. Parfois encore cependant, aux époques les plus propices, il devenait pêcheur de crevettes, d'anguilles, de vignots, que sais-je encore?

Il en est de nos grèves comme du pavé des grandes villes: le flot qui se retire y laisse un peu de tout. A proprement parler, notre bonhomme était un des chiffonniers de la mer.

Il y ramassait sa vie et celle de ses petits enfants, qui commençaient à grandir, égayés par la joyeuse humeur du grand papa Leday. Déjà les deux garçons le secondaient quelque peu. La fille, qui fort heureusement était l'aînée, devenait une charmante petite ménagère. Après la moisson, tous les quatre ils glanaient dans les champs; après la vendange normande, sous les pommiers ou dans les pommiers. Le vieillard n'avait plus besoin de recourir à son grand bâton en guise de gaule, les gamins pouvaient maintenant grimper aux branches. Cela faisait toujours un peu de cidre, un peu de *ber* dans le grand tonneau, un peu de pain d'avance pour l'hiver. L'hiver, c'est là la grande pierre d'achoppement du pauvre monde. Mais, bah! bah! il fallait une bien rude journée pour que le Père aux crabes restât au logis. Encore trouvait-il moyen d'utiliser son temps à la fabrication de petits bateaux que, durant la chaude saison, il vendait aux enfants des baigneurs.

Ce genre de travail prolongeait souvent la veillée. La lampe brûlait sans qu'il en coûtât rien; il y a toujours des marsouins qui viennent échouer sur la plage, et l'ingénieur vieillard savait extraire de leurs flancs grasseux toute sa provision d'huile. De même quant aux fagots qui petillaient dans l'âtre; il va sans dire qu'on n'avait pas manqué d'aller aux bois.

Les années s'écoulèrent ainsi, la petite famille grandissant à merveille. Et le grand-père se frottait les mains en disant: « J'avais bien prévu que le bon Dieu nous viendrait en aide! Qu'il me prête vie et santé durant quelques années encore, et mon devoir sera rempli jusqu'au bout. Courage, mes pauvres petiots!... Courage et bonne espérance! »

Un jour enfin arriva, — jour de triomphe imprévu, jour de grande allégresse! — où le sieur Nicolas Leday reçut du second empire, en sa qualité d'ancien soldat du premier, le brevet d'une pension de cent francs. Ce fut un enthousiasme qui tenait du délire. On fit sauter un lapin, on but une fine bouteille à

70 centimes, du café avec gloria, consolidation, rincette, surrincette... et, vers le soir, le vieux marin de la garde, un marmot dans ses bras, les deux autres accrochés à ses chausses, parcourut le village en criant: Vive l'Empereur!

A partir de cette somptueuse aubaine, le Père aux crabes se crut millionnaire. Mais il n'en travailla que davantage encore; il méditait, l'ambitieux, une dot pour Césarine!

Césarine, c'était l'aînée de ses petits-enfants.

Hélas! trois fois hélas! l'homme propose et Dieu dispose. Il avait épuisé toutes ses faveurs à l'égard du père Leday.

Une grosse maladie, la première depuis soixante-dix-sept ans, cloua le pauvre homme sur son grabat, et cela durant tout l'hiver.

Je laisse à penser si notre vieillard se montra récalcitrant, d'abord aux rigueurs du mal, ensuite à l'ordonnance du médecin.

Ce médecin, le plus dévoué sinon le plus savant de Honfleur, se nommait Jean Cauvain. Ex-aide-major des armées impériales, il n'avait droit qu'au modeste titre d'officier de santé; mais l'expérience d'une longue pratique consciencieuse, l'étude intelligente des affections particulières à son climat natal, beaucoup d'observation et de sagacité, un coup d'œil rapide, une décision prompte, un franc bon vouloir, le mettaient largement à même de suppléer au reste. Bien que déjà vieux, bien qu'assez riche, on le trouvait toujours prêt à monter à cheval, à quelque heure que ce fût, par quelque temps qu'il fût, pour courir au chevet d'un malade, alors surtout que ce malade était pauvre et qu'il le soignait *pro Deo*... libéralité très-fréquente de la part du docteur Jean Cauvain. En revanche, il était bourru, tyrannique jusque dans les moindres détails, et jaloux en diable de ses malades. Malheur à qui se serait permis d'y toucher sans son autorisation préalable! Malheur à ceux d'entre eux qui n'obéissaient pas religieusement, militairement, au doigt et à l'œil! Aussi la lutte avait été rude avec le père Leday. Il dut céder enfin: ce diable de docteur était si bon! Mais ce ne fut pas tout. Quand arriva la convalescence, il lui fallut jurer, jurer sur la tête de Césarine et de ses deux petits frères, non-seulement qu'il ne ferait pas œuvre de ses dix doigts jusqu'au retour de la belle saison, mais encore de ne pas même mettre les pieds hors de la maison jusqu'à la fin du mois qui commençait à peine.

Le bonhomme finit par s'y résigner, mais en murmurant tout bas:

— Comment vivront les enfants, mon bon Dieu?

Le médecin haussa brusquement les épaules, enfonça ses deux mains jusqu'au plus profond de ses poches, tira de l'une une porte-monnaie, l'ouvrit sans rien dire, et posa sur la table une pièce de cinq francs. Au milieu de cette pièce de cinq francs, un louis d'or. Puis:

— Voilà un œuf sur le plat, vieille bête! Quand il sera mangé, tu m'en demanderas un autre. Bonsoir!

Et, pour se soustraire à la scène de reconnaissance, il sortit vivement, enfourcha de même son bîdet, que l'aîné des garçons tenait par la bride, et, se lançant au grand trot, sous une pluie battante, il disparut.

— Brave cœur! dit le convalescent qui se laissa tomber dans son fauteuil; oh! le brave cœur!

Césarine et ses deux petits frères battaient des mains.

— Grand-père, dit-elle, vous allez pouvoir guérir tout à votre aise... maintenant que nous voilà riches!

Déjà sa petite main s'avançait vers les vingt-cinq francs.

— Minute! fit le bonhomme en s'interposant; minute, mon chéri! prends la pièce blanche... c'est bien assez...; moi, je garde le jaunet.

— Pour quoi donc faire?

Il ne répondit pas, mais, se levant avec effort, il alla quérir

sur la cheminée certaine tirelire dans laquelle il laissa tomber le napoléon.

— Oh ! fit Césarine, mais faudra donc la casser, grand-père... et vous ne voulez pas qu'on la casse ?

— On la cassera, sois tranquille... mais tant seulement le jour de ta noce.

Le père Leday était devenu avare... pour amasser la dot de sa petite-fille.

Elle le savait, elle avait tout compris, tout deviné..., le ciel l'ayant pourvue d'une intelligence au-dessus de son âge.

— Oh ! grand-père, il ne s'agit pas de moi, c'est pour vous, pour votre guérison...

— As pas peur... je guérirai tout de même.

— Mais faudra donc en redemander au médecin, lui tout dire...

— Rien de rien. Je me sens tout ragaillardé... me voilà de force à pourvoir à tout.

— Oh ! vous lui avez promis de ne point sortir.

— Il ne le saura pas.

— Mais le bon Dieu le saura ; vous avez juré...

— En faveur du motif, il me pardonnera... C'est pour toi, mignonne.

— Oh ! je ne veux point...

— Chut !

— Non... non, vous ne travaillerez pas, grand-père.

— D'accord. Pas de travail... j'ai mon idée.

— Quelle idée?... dites-la donc un peu pour voir.

— Plus tard.

— Non... tout de suite !

— Tout de suite ! répétèrent les deux petits garçons, chacun s'accoudant sur un des genoux du grand-père.

Césarine était au milieu, le regardant bien en face et d'un air suppliant.

— Mes pauvres petits, répondit-il enfin, — mes pauvres petits, on est Normand ou on ne l'est pas... Je le suis. Tout à l'heure, vous m'avez vu recevoir de l'argent que je n'avais pas gagné... pour la première fois de ma vie. J'aurais cru que c'était bien plus pénible que ça... mais non. Voilà le premier pas qui s'est fait tout seul... et c'est celui, dit-on, qui coûte davantage. Je ne m'adresserai plus au docteur Jean Cauvin... J'aurai recours à d'autres.

— A qui donc ?

— A quelqu'un aussi dont la charité ne donne pas à rougir... à tout le monde... à tout le pays... à l'aumône de la mer.

Ici, l'auteur doit s'arrêter un instant pour expliquer avant tout ce que c'est que l'aumône de la mer.

Ce sera le sujet du chapitre suivant.

II.

L'AUMÔNE DE LA MER.

Béranger a dit :

Le plaisir rend l'âme si bonne.

Il en est de même aussi quant au travail, et quant au danger.

Rien de bon, rien de charitable comme le marin, comme le pêcheur.

A chaque retour de la flottille villervillaise, aussitôt que les vingt-cinq ou trente barques se sont échouées dans le remous du flot qui s'en va, les femmes et les enfants des pêcheurs dégringolent du haut de la falaise, afin d'accourir plus vivement à leur rencontre. Puis un instant plus tard toute cette joyeuse bande remonte vers le village, avec toutes sortes de mannes et de corbillons remplis du produit de la pêche.

A l'entrée du chemin creux, sur l'espèce de parapet gazonné qui s'allonge du côté de la grève, quelques pauvres gens sont venus s'asseoir : vieillards, infirmes, veuves, orphelins, convalescents.

Devant chacun d'eux, sur la margelle caillouteuse du chemin, un panier, une marmite, un plat, quelque chose d'ouvert et de vide qui semble attendre et comme demander qu'on le remplisse.

Ce ne sont ni des mendiants ni des étrangers qui sont là, ce sont des gens du pays, de braves gens auxquels l'âge ou la maladie ne permet plus le travail.

Ils ne demandent rien, ils ne disent rien... ils attendent avec une sorte de dignité calme et souriante... ils sont là, voilà tout.

En passant, sans se faire prier, sans parler non plus, simplement, gravement, comme un impôt convenu, comme une dette acceptée, chaque pêcheur donne une poignée de crevettes ou bien quelques poissons.

C'est la dime du travailleur à celui qui ne peut pas travailler, c'est la part du bon Dieu, c'est l'aumône de la mer.

Ce jour-là Nicolas Leday était venu prendre sa place au talus du chemin creux.

Sur ses genoux une grande écuelle de faïence, bleuâtre en dedans, brune en dehors.

— Pour certain, lui disait sa voisine de gauche, vous allez avoir une fameuse matelote, mon vieux père Leday. Tout un chacun vous aime, vous estime... et c'est méritoire vraiment de n'avoir recours à l'aumône de la mer qu'à soixante-dix-sept ans passés, quasiment soixante-dix-huit.

— Eh ! eh ! ripostait-il gaiement, si ce n'était que l'âge, vous ne me verriez pas encore ici. J'aime mieux donner que recevoir.

— Il n'y a pas d'affront, — dit la vieille, — alors surtout qu'on relève d'une aussi dure maladie.

— Bien dure en effet, et surtout bien longue. Ah ! sans le docteur Cauvain...

— Un savant fini ! un fameux médecin que ce docteur Jean !

— Mieux encore que cela, les enfants : un généreux homme, et bon comme le bon Dieu. Non-seulement il m'a sauvé la vie, mais encore il m'a donné...

— Quoi donc ? questionna le voisin de droite, qui était un envieux.

— Rien... rien, balbutia le père Leday, qui se sentit devenir tout rouge. Je voulais dire tant seulement que, par excès d'intérêt pour son malade, il m'avait défendu de sortir encore.

— T'aurais peut-être mieux fait d'obéir, dit l'envieux, qui était en même temps un jaloux, redoutant très-fort que cette nouvelle concurrence ne vint diminuer sa part.

— Bah ! fit la voisine, du moment qu'il n'avait rien promis.

Charles DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)